mienne. Cette tâche convenait seulement à un homme qui, en possession d'un siége au parlement, mêlé chaque jour aux membres radicaux, eût pu prendre lui-même l'initiative, et qui au lieu de presser un autre de se mettre en tête, s'y serait placé et aurait invité les autres à le suivre.

Ce que je pouvais faire par la plume, je le fis. Durant l'année 1833, je continuai à travailler pour *l'Examiner* avec Fonblanque, qui à cette époque luttait avec ardeur en faveur du radicalisme contre le ministère whig. Pendant la session de 1834, j'écrivis des commentaires sur les évènements du moment, dans le genre d'articles de journaux, sous le titre de *Notes sur les journaux*, et qui parurent dans le *Monthly Repository*, revue dirigée par M. Fox, bien connu comme prédicateur et orateur politique, et plus tard comme membre du parlement où il représentait Oldham. Je venais de faire sa connaissance, et c'est surtout à cause de lui que j'écrivis dans sa revue. Je lui fournis plusieurs acticles dont le plus considérable (*Théorie de la Poésie*) est réimprimé dans mes *Dissertations*. Ensemble, les écrits (indépendamment des articles de journaux) que je publiai de 1832 à 1834 forment la matière d'un gros volume. Il faut y comprendre des extraits de divers dialogues de Platon avec des remarques préliminaires, que j'avais écrites plusieurs années auparavant, mais que je ne publiai qu'en 1834. J'ai eu par la suite l'occasion de reconnaître qu'elles avaient été lues, et qu'elles avaient contribué plus qu'aucun de mes autres écrits jusqu'à cette époque, à faire connaître le nom de leur auteur. Pour compléter

l'histoire de mes écrits à cette époque, je puis ajouter qu'en 1833, à la demande de Bulwer, qui venait de finir son ouvrage, *L'Angleterre et les Anglais*, ouvrage alors bien plus avancé que l'esprit public, j'écrivis pour lui un compte-rendu critique de la philosophie de Bentham; il n'en inséra dans son texte qu'une faible partie, mais il imprima le reste avec des remercîments et des éloges dans un appendice. C'est de cette manière que pour la première fois je livrai à la presse, à côté des jugements favorables que je portais sur la philosophie de Bentham, les jugements défavorables que m'inspirait une doctrine où je ne pouvais reconnaître une philosophie complète.

Mais une occasion s'offrit bientôt, qui sembla me donner le pouvoir d'aider et en même temps de stimuler le parti des « radicaux philosophes » (1) d'une façon plus efficace que je n'avais pu le faire encore. Un des projets dont je m'étais entretenu parfois avec mon père et quelques radicaux du parlement ou du dehors qui fréquentaient sa maison était la création d'un organe périodique du radicalisme philosophique, destiné à prendre la place que la Revue de Westminster avait dû occuper selon l'intention de ses fondateurs. On alla jusqu'à mettre en discussion les contributions pécuniaires qu'on pourrait rechercher, et le choix d'un directeur. Toutefois pour cette fois l'idée n'eut pas de suite. Mais dans l'été de 1834,

1. Dans un article de 1835, J. S. Mill donnait très-finement une classification des divers genres de radicalisme : il appelait alors radicaux philosophes ceux qui « suivent la méthode ordinaire des philosophes, et qui, lorsqu'ils ont à discuter des moyens, commencent par considérer la fin, qui voulant obtenir un effet se préoccupent des causes. » (*Trad.*).

Sir William Molesworth, homme d'étude laborieux, penseur et métaphysicien rigoureux, capable d'aider la cause par sa plume comme par sa bourse, offrit de fonder la revue, pourvu que je consentisse à en être le directeur réel, si je n'en pouvais être le directeur ostensible. Une proposition de ce genre n'était pas à refuser et la revue fut fondée, d'abord sous le titre de *London Review*, et plus tard sous celui de *London and Westminster Review* après que Molesworth eut acheté la *Revue de Westminster* à son propriétaire le général Thompson, et fondu ensemble les deux revues. Dans les années 1834 et 1840 la direction de la Revue occupa la plus grande partie de mes loisirs. Au commencement, elle était loin, dans son ensemble, de représenter mes opinions, J'étais obligé de faire beaucoup de concessions à mes inévitables associés. La Revue était fondée pour représenter les radicaux philosophes avec la plupart desquels j'étais en désaccord sur bien des points essentiels, et parmi lesquels je ne pouvais pas prétendre à jouer le principal rôle. Le concours de mon père, comme écrivain, nous semblait à tous indispensable, et il contribua largement à la rédaction de la Revue jusqu'à sa dernière maladie. Par les sujets qu'il traitait, par la force et la décision avec lesquelles ses opinions s'y exprimaient, les articles de mon père donnèrent au début à la Revue leur ton et leur couleur plus que les articles d'aucun autre collaborateur. Je ne pouvais exercer sur les écrits de mon père mon pouvoir de directeur, et j'ai été quelquefois obligé de lui sacrifier certaines parties des miens. Les doctrines de l'ancienne *Revue de Westminster* quelque peu modifiées,

furent le magasin où s'approvisionnait la nouvelle Revue ; mais j'espérais introduire à côté de ces idées, d'autres idées, un autre ton, et obtenir pour la nuance qui m'était propre une place convenable sur la même ligne que celle des autres membres du parti. Avec cette idée en tête je fis une chose qui fut l'un des caractères distinctifs de notre œuvre : tous les articles portèrent une initiale ou quelque autre genre de signature, et ne furent donnés que pour l'expression des opinions de leur propre auteur. Comme éditeur ma responsabilité ne portait que sur la question de savoir s'ils valaient la peine de les publier ou s'ils n'étaient pas en conflit avec les objets en faveur desquels la Revue avait été fondée. J'avais une occasion de mettre en pratique mon système de conciliation entre le vieux *radicalisme philosophique* et le nouveau, en choisissant le sujet de mon premier article. Le professeur Sedgwick, homme d'une grande valeur dans une certaine branche des sciences naturelles, mais qui n'avait pas franchi le seuil de la philosophie, venait de publier son discours sur les études de Cambridge. Le trait le plus saillant de cet ouvrage était une attaque où il ne gardait aucune mesure contre la psychologie analytique et l'éthique utilitaire, sous la forme d'une critique de Locke et Paley. Mon père, et bien d'autres avec lui, en avaient ressenti une vive indignation, selon moi méritée. J'y vis une occasion de repousser une attaque injuste et en même temps d'introduire dans ma défense des doctrines de Hartley et de l'utilitarisme quelques-unes des idées qui constituaient ma manière particulière de voir sur ces questions, et qui

me distinguaient de mes anciens collaborateurs. J'y réussis en partie, bien qu'à cause de mon père il me fût pénible en toute circonstance, et impossible dans une revue pour laquelle il écrivait, de dire à cette époque toute ma pensée sur ces questions.

Toutefois, j'incline à penser que mon père n'était pas aussi opposé qu'il le paraissait aux idées sur lesquelles je croyais que je différais de lui ; il faisait tort à ses propres opinions par les exagérations inconscientes auxquelles s'abandonnait son esprit énergiquement polémique; et lorsqu'il pensait sans avoir un adversaire en vue, il faisait leur place à une bonne partie des vérités qu'il paraissait nier. J'ai souvent observé qu'il tenait compte dans la pratique de considérations auxquelles il ne semblait faire aucune place dans sa théorie. Son *Fragment sur Mackintosh*, qu'il écrivit et publia à peu près à cette époque, quoique j'en aie beaucoup admiré quelques parties, me causa, quand je le lus, plus de peine que de plaisir; cependant, après l'avoir relu, longtemps plus tard, je n'ai guère trouvé dans les opinions qui y sont exprimées que des choses justes au fond; je puis même m'associer au sentiment de dégoût que mon père exprimait envers le *verbiage* de Mackintosh, quoique l'âpreté qu'il montrait à ce sujet non-seulement dépassât la mesure d'une critique judicieuse, mais même celle d'un jugement équitable. Une chose qui me parut alors de bon augure fut la façon toute favorable avec laquelle il accueillit la *Démocratie en Amérique*, de Tocqueville. Il est vrai qu'il s'attachait bien plus dans ses pensées et ses discours à ce que Tocqueville disait en

faveur de la démocratie, qu'à ce qu'il disait de ses désavantages. Pourtant, je me sentis grandement encouragé en voyant son estime pour un ouvrage qui était après tout un exemple d'une façon de traiter la question du gouvernement tout à fait opposée à la sienne, complètement inductive et analytique, au lieu que celle de mon père était purement déductive. Il approuva aussi un article que je publiai dans le premier numéro qui suivit la fusion des deux revues, l'essai réimprimé dans les *Dissertations* sous le titre de *Civilisation*, où j'introduisais bon nombre de mes nouvelles idées, et où je critiquais assez vivement les tendances intellectuelles et morales du temps, par des raisons et d'une manière que je n'avais certainement pas apprises à l'école de mon père.

Mais toutes les conjectures sur les développements futurs que pouvaient recevoir les opinions de mon père, et sur les chances d'une entente durable entre lui et moi pour une action commune dans la propagation de nos idées, devaient être arrêtées net. Pendant toute l'année 1835, sa santé déclina; il n'y avait pas de doute, les symptômes qu'il présentait étaient ceux de la consomption pulmonaire; il descendit jusqu'au dernier degré de l'épuisement et mourut le 23 juin 1836. A l'exception de quelques jours, les derniers de sa vie, la vigueur de son intelligence ne subit aucun affaiblissement. L'intérêt qu'il avait marqué durant sa vie pour les choses et les personnes n'était point diminué. L'approche de la mort n'apporta pas la plus légère indécision dans ses idées à l'égard de la religion, ce qui était impossible dans un esprit aussi vigoureux et aussi ferme. Sa principale sa-

tisfaction, quand il sut que sa fin approchait, était de penser à ce qu'il avait fait pour rendre le monde meilleur qu'il ne l'avait trouvé; et ce qu'il regrettait le plus, c'était de ne pas jouir d'une vie plus longue qui lui eût donné le temps de faire davantage.

Une place éminente lui appartient dans l'histoire littéraire et même politique de son pays; il n'est rien moins qu'honorable pour la génération qui a profité de son génie, que son nom soit si rarement cité, et qu'en comparaison avec les noms d'hommes qui lui étaient de beaucoup inférieurs, on s'en souvienne si peu. Il est probable que cela tient surtout à deux causes. D'abord sa mémoire s'efface trop dans la renommée justement supérieure de Bentham. Il n'était pourtant rien moins qu'un simple adhérent ou disciple de Bentham. C'est précisément parce qu'il était lui-même un des penseurs les plus originaux de son temps qu'il fut l'un des premiers à apprécier et à adopter ce qu'il y avait de plus important dans les idées originales émises par la génération qui l'avait précédé. Son esprit et celui de Bentham étaient essentiellement d'une structure différente. Il n'avait pas toutes les hautes qualités de Bentham, mais aussi Bentham n'avait pas toutes les siennes. Assurément il serait ridicule de réclamer pour lui l'honneur d'avoir rendu à l'humanité des services aussi éclatants que Bentham. Il n'a pas révolutionné, encore moins créé, un des plus grands domaines de la pensée. Mais si nous laissons de côté cette partie de ses travaux où il avait profité de ceux de Bentham, et si nous considérons ce qu'il a fait dans un domaine où Bentham n'est pas entré, celui de la

psychologie analytique, il restera pour la postérité une des plus grandes figures de cette branche de la philosophie, qui est en définitive la base des sciences morales et politiques, et son nom marquera l'une des étapes fondamentales du progrès de cette science. L'autre raison qui a empêché sa renommée de s'élever aussi haut qu'il le méritait, c'est que bien qu'un grand nombre de ses idées soient maintenant généralement adoptées, en partie grâce à ses propres efforts, il existait en somme une opposition tranchée entre son esprit et celui de notre temps. De même qu'on appela Brutus le dernier des Romains, de même mon père a été le dernier penseur du dix-huitième siècle. Il en prolongeait le ton de pensée et de sentiment dans le dix-neuvième, non sans les modifier et les améliorer; il restait étranger aux bonnes comme aux mauvaises influences de la réaction contre le dix-huitième siècle, qui fut le principal caractère de la première moitié du dix-neuvième. Le dix-huitième siècle fut un grand siècle, un siècle d'hommes forts et honnêtes; mon père fut un digne émule des plus forts et des plus honnêtes. Par ses écrits et par son influence personnelle, il fut pour la génération à laquelle il appartenait un grand foyer de lumière. Pendant ses dernières années il fut pour les radicaux philosophes en Angleterre ce que Voltaire avait été pour les philosophes en France, un chef et un directeur. C'est seulement un de ses moindres mérites que d'avoir été l'initiateur de toute saine politique à l'égard du pays qui avait fait le sujet de son plus grand ouvrage, l'Inde. Il n'écrivit jamais sur aucune question sans l'enrichir d'idées précieuses, et à l'excep-

tion de ses *Éléments d'économie politique*, ouvrage très-utile à l'époque où il fut composé, mais qui a fait son temps, il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'aucun de ses livres soit complètement remplacé, ou cesse d'offrir une lecture instructive aux personnes désireuses d'étudier les questions qui en font l'objet. Par la puissance avec laquelle, sans autre influence que la force de son esprit et de son caractère, il agissait sur les convictions et les desseins d'autrui, et par l'emploi courageux qu'il faisait de cette puissance en faveur de la liberté et du progrès, il n'avait, à ma connaissance, aucun égal parmi les hommes, et n'en avait qu'un seul parmi les femmes. Bien que je sentisse vivement combien je lui étais inférieur dans les qualités par lesquelles il avait acquis son ascendant personnel, j'avais à voir ce qu'il me serait possible de faire sans lui. La Revue fut l'instrument sur lequel je bâtis ma principale espérance d'exercer une influence utile sur la fraction libérale et démocratique de l'esprit public. Le coup qui me privait du secours de mon père, me délivrait aussi de la contrainte et des réticences dont j'avais dû le payer. Il n'y avait aucun autre écrivain, aucun homme politique radical envers lequel je me crusse tenu à plus de déférence que n'en comportait l'indépendance de mes propres opinions. J'avais toute la confiance de Molesworth ; je résolus donc de donner libre carrière à mes opinions et à ma manière de penser, et d'ouvrir la revue à tous les écrivains qui avaient de la sympathie pour le progrès tel que je le comprenais, fût-ce au prix de l'appui de mes anciens collaborateurs. C'est par suite de cette résolution que depuis cette époque Carlyle écrivit fréquemment dans la Revue. Sterling bientôt après y donna un article de circonstance. Chaque article restait comme auparavant l'expression des sentiments particuliers de son auteur, ce qui n'empêchait pas que le ton général de la Revue s'accordât assez bien avec mes opinions. Pour la conduire de concert avec moi sous ma direction, je m'associai un jeune Ecossais du nom de Robertson, homme de talent et de savoir, très-actif, et dont la tête toujours en travail était remplie de projets pour augmenter la vente de la Revue. Je fondais beaucoup d'espérances sur ses talents dans cet ordre d'affaires ; aussi, lorsqu'au commencement de 1837, Molesworth se fatigua de faire marcher la Revue à perte et voulut s'en défaire (il avait payé honorablement de sa personne, non sans faire de sérieux sacrifices d'argent), me décidai-je, très-imprudemment pour mes propres intérêts financiers, mais surtout à cause de la confiance que m'inspiraient les plans de Robertson, à la continuer à mes propres risques, jusqu'à ce que ces plans eussent subi une épreuve suffisante. Ils étaient bons, et je n'ai jamais eu lieu de changer d'opinion à ce sujet. Mais je ne crois pas qu'aucun arrangement pût donner à une revue radicale et démocratique, les moyens de couvrir ses frais, y compris les émoluments d'un directeur ou sous-directeur payé, et une rémunération large pour les auteurs. Moi-même et plusieurs des écrivains qui nous donnaient fréquemment des articles, nous apportions gratuitement notre travail, comme nous l'avions fait du temps de Molesworth, mais les collaborateurs rétribués continuaient

à recevoir des honoraires d'après le tarif en usage à la Revue d'Edimbourg et à la Quarterly, et les produits de la vente n'y suffisaient pas.

Ce fut dans le cours de cette année de 1837, au milieu même de ces occupations, que je revins à la Logique. Depuis cinq ans, je n'avais pas écrit une ligne sur ce sujet ; je m'étais trouvé arrêté et contraint de faire une halte au seuil de l'Induction. J'avais peu à peu découvert que ce qui me manquait surtout pour surmonter les difficultés de cette partie de mon sujet, c'était une vue compréhensive et en même temps exacte du cercle entier de la science physique, dont l'acquisition devait me coûter de longues études. En effet je ne connaissais aucun ouvrage, aucun guide d'un autre genre qui déployât devant mes yeux les généralités et les méthodes des sciences, et je craignais d'en être réduit à les extraire pour mon propre compte et de mon mieux des détails qu'elles présentent. Heureusement pour moi, au commencement de cette année Whewell publia son *Histoire des Sciences inductives*. Je la lus avidement et j'y trouvai presque tout ce dont j'avais besoin. Bien des points de la philosophie de cet ouvrage, pour ne pas dire le plus grand nombre, me semblaient contestables, mais les matériaux restaient à ma disposition et je pouvais m'en servir selon mes propres idées ; du reste l'auteur leur avait donné ce premier degré d'élaboration qui facilite et abrége tant le travail de ceux qui viennent après. Je possédais maintenant ce que j'avais désiré. Pressé par les idées que Whewell éveillait en moi, je relus le discours de Sir John Herschel sur l'*Étude de la Philosophie*

naturelle. Je pus mesurer le progrès que mon esprit avait faits d'après le secours que je recevais maintenant de cet ouvrage que j'avais pourtant lu et dont j'avais même fait un compte-rendu quelques années auparavant, sans beaucoup de profit. Je me mis vigoureusement à l'œuvre par la méditation et par la plume. Le temps que j'y consacrais, il fallait que je le dérobasse à des occupations plus urgentes. J'avais précisément à ce moment deux mois de gagnés que me laissaient les intervalles des écrits que je fournissais à la Revue. Pendant ces deux mois, je complétai le premier brouillon d'environ un tiers, le tiers le plus difficile, du livre. Ce que j'avais déjà écrit s'élevait à un autre tiers, en sorte qu'il ne me restait plus qu'un tiers à composer. Ce que j'écrivis à cette époque comprenait le reste de la doctrine du raisonnement (la théorie des séries de raisonnements et la science démonstrative). Cela fait, j'avais, à mon sentiment, résolu les problèmes les plus difficiles, et l'achèvement de mon livre n'était plus qu'une affaire de temps. A ce moment j'eus à écrire deux articles pour le numéro suivant de la Revue. Ces articles écrits, je revins à la Logique, et ce fut alors pour la première fois que je tombai sur le *Cours de philosophie positive* de Comte, ou plutôt sur les deux volumes de ce Cours, les seuls qui eussent encore été publiés.

Ma théorie de l'Induction était complète en substance avant que je connusse les livres de Comte, et c'est peut-être un bien que j'y sois arrivé par une voie différente de celle qu'il a suivie, puisqu'il en est résulté que mon traité contient, ce qui certainement n'est pas dans le

sien, une réduction du procédé inductif à des règles strictes et à un critérium scientifique qui joue pour l'induction le même rôle que le syllogisme pour le raisonnement. Comte est toujours précis et profond quand il parle des méthodes de la recherche scientifique, mais il n'essaie même pas de donner une définition exacte des conditions de la preuve. Son livre montre qu'il n'est jamais arrivé à s'en faire une idée juste. Or c'était bien le problème de la Preuve qu'en traitant de l'Induction je me proposais de résoudre. Néanmoins j'ai beaucoup profité de la lecture de Comte : je m'en suis servi pour enrichir ceux de mes chapitres que j'avais déjà composés et que j'écrivis de nouveau ; et il me fut d'une utilité capitale pour certaines parties qui restaient encore à écrire. A mesure que les volumes suivants parurent, je les lus avec avidité ; mais lorsque Comte arriva à la science sociale, mes sentiments changèrent. Le quatrième volume me causa un désappointement. C'est dans ce volume que sont exposées les opinions de Comte sur les questions sociales avec lesquelles je suis le plus en désaccord. Mais le cinquième volume qui contenait un aperçu systématique de l'histoire, ralluma mon enthousiasme. Le sixième (ou dernier) ne le refroidit pas gravement. A ne parler que de logique, la seule idée dominante que je doive à Comte, est celle de la méthode déductive renversée, qui s'applique surtout aux sujets compliqués de l'histoire et de la statistique. C'est une opération qui diffère de la forme la plus commune de la méthode déductive, en ce qu'au lieu d'arriver à ses conclusions par le raisonnement général et de les vérifier

par une expérience spécifique, selon l'ordre naturel suivi dans les branches de la science physique dont la méthode est la déduction, elle arrive à ses généralisations par une comparaison d'expériences spécifiques, et les vérifie en constatant si elles sont de nature à se rattacher comme conséquence à des principes généraux connus. Cette idée était pour moi entièrement nouvelle quand je la découvris dans Comte, et, sans lui, je n'y serais pas arrivé de sitôt si, toutefois, je devais y arriver.

Je fus longtemps un ardent admirateur des œuvres de Comte avant d'avoir aucun rapport avec lui, et je ne l'ai jamais vu personnellement. Mais durant quelques années nous entretînmes une correspondance suivie, jusqu'au moment où elle tourna à la controverse et que notre ardeur se refroidit. Je fus le premier à la ralentir ; Comte fut le premier à la laisser tomber. Je trouvais, et peut-être trouvait-il aussi que je ne pouvais faire aucun bien à son esprit, et que tout celui qu'il pouvait me faire, il me l'avait fait par ses écrits. Mais cette conviction n'eût pas entraîné une cessation de nos relations, si les différences qui nous séparaient eussent porté sur des questions de pure doctrine. Elles portaient principalement sur des points d'opinion qui se confondaient chez lui comme chez moi avec nos plus forts sentiments, et déterminaient sans partage la direction de nos aspirations. J'étais pleinement d'accord avec lui quand il soutenait que la masse de l'humanité, y compris même ceux qui la gouvernent en dirigeant les affaires, doivent de toute nécessité recevoir la plupart de leurs opinions sur les questions politiques et sociales, comme ils reçoivent